Giulia MENSITIERI, « *Le plus beau métier du monde* ».
Dans les coulisses de l'industrie de la mode

Louis Pinto

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/5400>

DOI : 10.4000/ress.5400

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2019

Pagination : 297-300

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Louis Pinto, « Giulia MENSITIERI, « *Le plus beau métier du monde* ». *Dans les coulisses de l'industrie de la mode* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 57-2 | 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 01 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/5400> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.5400>

Ce document a été généré automatiquement le 1 décembre 2020.

© Librairie Droz

Giulia MENSITIERI, « *Le plus beau métier du monde* ». Dans les coulisses de l'industrie de la mode

Louis Pinto

RÉFÉRENCE

Giulia MENSITIERI, 2018, « *Le plus beau métier du monde* ». Dans les coulisses de l'industrie de la mode, Paris, La Découverte, 276 p.

- 1 Le titre annonce bien l'amère saveur de ce livre qui porte sur l'industrie de la mode, moins sur les créateurs et les stars que sur les intermédiaires, photographes, maquilleuses, stagiaires et, plus rapidement, sur les ouvrières. Si l'auteure s'appuie sur diverses données de cadrage, historiques, statistiques, économiques, sa démarche est essentiellement ethnographique. Nous la suivons sur plusieurs terrains où l'on trouve et retrouve certains personnages que l'on voit à divers moments de leur carrière et sous des angles différents. Le livre est composé de 10 chapitres distribués en trois parties (« Mode et capitalisme, le système producteur de rêve », « Le travail dans la mode ou "la chance d'être là" », « Le rêve à l'échelle des travailleurs ») dont les contenus se chevauchent plus ou moins ; c'est un voyage initiatique, parfois un peu sinueux. Son objet principal est le monde des professionnels du luxe, en particulier les « créatifs », envisagé à la fois en fonction des contraintes structurales imposées par le néolibéralisme et en fonction de l'expérience des acteurs et de leur rapport à leur condition, à leurs patrons et collègues.
- 2 L'autonomisation d'un champ de la haute couture est un processus de longue durée marqué par l'inversion des rapports entre une clientèle d'élite et ses fournisseurs. Le tournant a été associé sous le Second Empire aux initiatives du couturier parisien Worth, inventeur des formules contemporaines de griffe, de collection, de défilé. Au cours des années 1990, plusieurs transformations accentuées après la crise financière

de 2008 se sont produites : mondialisation et délocalisation (plus ou moins dissimulée) de la production ; apparition hors Europe et dans les pays « émergents » d'une clientèle très riche (achetant des robes de plus de 15 000 €) ; apparition de nouvelles métropoles, mais maintien de Paris où est située la Chambre syndicale de la haute couture dominée par une élite de treize membres permanents ; concentration avec l'apparition de très grands groupes consacrés à la mode de façon principale (LVMH) ; écart entre l'hyper-luxe (*made in France*) et le haut de gamme de confection ; expansion des services marketing et management ; accroissement des contraintes de division du travail et des hiérarchies ; essor d'écoles de mode avec une population de stagiaires disponibles.

- 3 Le défilé, genre en expansion depuis les années 1960, apparaît comme l'horizon et la finalité de la production. Autour du défilé gravite toute une population de mannequins, de photographes et de *stylist reporters*, de maquilleuses, de coiffeuses, d'habilleuses, de manucures, etc. La fonction principale de ce rituel est une fonction de légitimation (p. 40-41) : en fait, les grands annonceurs de mode paient les journaux qui présentent des reportages consacrés aux productions de luxe des mêmes annonceurs, le cycle de consécration reposant sur une « tautologie » (p. 39).
- 4 Les profits que le luxe procure aux grandes maisons sont d'abord symboliques ; il offre une image publique : si les gains proprement économiques tirés des biens de prestige sont faibles, la marque va pouvoir bénéficier à des biens plus rentables, accessoires et produits dérivés (p. 62). La dénégration de l'argent et des valeurs marchandes est ainsi constitutive du luxe sans imposer de renoncement aux profits capitalistes. Forme profane de sacré, le luxe engage une exigence de pureté. La séparation se fait, pour les vendeurs dans les boutiques, entre la fonction noble d'accueil et de conseil et la vente et, pour les supports, entre revues de prestige et presse commerciale (les mannequins tentées de se commettre dans des publicités jugées vulgaires sont dissuadées de le faire pour demeurer dans le cercle protégé des élues). De même, les défilés à l'étranger (Moyen-Orient, Extrême-Orient) sont tenus cachés car ils risqueraient de trahir une recherche à tout prix d'une clientèle de nouveaux riches qui ne viendra pas à Paris, Milan ou Londres.
- 5 Qu'en est-il des conditions de travail et des styles de vie ? Circuit spécifique de production marchande, le luxe n'échappe pas aux contraintes pesant sur l'ensemble des circuits. On ne s'étonnera pas de constater que les domaines de la création et de la culture en général se sont vus soumis à un modèle postfordiste dont les piliers sont le travail « autonome », l'engagement de la personne, l'individualisation des tâches et le travail en réseaux (p. 133), avec comme corrélats la prolifération d'ateliers de sous-traitance recourant à des travailleurs intérimaires (p. 53), et des stagiaires non rémunérés pour un travail sans apprentissage avec la complicité des écoles des métiers de la mode. Les revenus bas (1 000 €/mois) ou irréguliers sont très fréquents. La plupart des enquêtés sont voués à s'assurer du nécessaire au moindre coût : le logement est souvent étriqué et les repas sont vite faits et vite pris.
- 6 L'exploitation revêt plusieurs aspects, en particulier l'opacité des rémunérations et la logique de placement et de recrutement. Les agences qui jouent un rôle d'intermédiaire entre les individus et leurs employeurs sont assurées d'empocher 30 % des gains, et ce y compris pour les activités faites ailleurs, et elles parviennent à enfermer ceux et celles qu'elles représentent dans un cycle d'endettement, allant jusqu'à leur facturer les timbres dépensés dans les démarches de prospection (p. 120-121, p. 140). Le travail non payé est chose courante dans cet univers : il faut savoir donner son temps sans

compter et ne pas importuner les couturiers avec des questions subalternes comme le niveau des rémunérations, les retards de versements, etc. En contrepartie de la docilité attendue, les patrons savent, il est vrai, gratifier le personnel de rétributions en nature, comme par exemple un sac de 5 000 €, difficilement vendable (p. 137 et aussi p. 165), ou accomplir des gestes somptuaires (un bouquet de fleurs offert comme excuse pour des paiements en retard, p. 139) dignes de leur réputation de grandeur.

- 7 Les puissants ont des moyens d'intimidation. Ils peuvent ruiner une réputation, ou imposer des contrats aussi léonins que perfides : ainsi, Corinne, se refusant à perdre son logo au profit de partenaires chinois qui lui avaient présenté un long contrat rédigé en chinois, a dû dépenser 7 000 € en frais d'avocat pour faire valoir ses droits (p. 78-79). Les rapports de force se manifestent dans maintes occasions. Qui se pensait l'égal d'un personnage important, dont il assumait discrètement une partie des tâches, se voit rappelé à l'ordre plus ou moins brutalement (p. 157). Rester à l'ombre des grands est une règle élémentaire de prudence.
- 8 Peut-on parler de consentement à l'exploitation ? Giulia Mensitieri consacre à cette question quelques pages théoriques, moins convaincantes que les observations concrètes. La violence des relations de travail, évidente pour ceux qui les regardent de l'extérieur, semble occultée ou brouillée lorsque les individus parlent de leur expérience. Les mêmes peuvent se plaindre de leur sort et manifester leur attachement à cet univers. Ce qui est en cause est le rapport au travail et à l'avenir attaché à certaines positions dans le monde social. Le rejet proclamé du salariat « normal » illustre un défi envers les classements tranchés, les professions et les carrières bien définies : les gratifications de la bohème en contrebalancent les misères. La part de l'imprévisible et de l'improvisation est connue et assumée : on se sait dépendant de la « chance » et des humeurs de divas. La forte personnalisation des relations professionnelles comporte à la fois de l'incertitude et de l'intensité. L'existence, jamais monotone, est scandée par des engouements, des ruptures, des faveurs, des dons, des contre-dons. On peut ainsi parler d'une violence *cool* reposant sur la dénégation des hiérarchies internes (p. 233-235). On n'a pas affaire simplement à des supérieurs mais à des gens qu'on connaît bien, qu'on tutoie, qu'on aime malgré leurs travers, leurs manies ; les interactions sont faites de bises généreusement accordées (p. 45), de tendres déclarations (*my love, honey*), et d'une insouciance décontractée allant jusqu'à l'enthousiasme « surjoué » (p. 231) : quand on apprécie, ce n'est pas à moitié, on dit plutôt : « j'adore » (p. 209).
- 9 La surabondance de main d'œuvre nourrit la soumission à cet ordre imprévisible. Étant donné la rareté des élu(e)s, l'entrée dans le métier et son maintien sont estimés difficiles : il n'y a pas à s'indigner ou à se révolter puisque, d'emblée, règne une injustice immanente qui fait que, à valeur égale, les individus auront des destinées très dissemblables. C'est « la loterie » selon l'expression de Karl Lagerfeld (p. 135). Les sacrifices et humiliations pourront un jour être récompensés. Tenir et se tenir dans le luxe est bon pour le CV (p. 172) : il faut savoir accepter n'importe quel job proposé par une agence (p. 236), ne rien revendiquer, et la « discrétion » est parfois même stipulée dans les contrats (p. 179).
- 10 Derrière l'ambiance *cool*, les hiérarchies sont présentes et si besoin rendues explicites. Ainsi, au cours d'une séance de *shooting*, la photographe s'en prend à un assistant distrait : « tu dois toujours être derrière moi, toujours, tu as compris ? » (p. 114, voir aussi « ici, c'est moi la star, compris ? » p. 226). André, un stagiaire ayant demandé de

sortir plus tôt à l'occasion de la Saint-Valentin, obtient une évaluation négative pour son stage, sans compter les sarcasmes pour son sentimentalisme petit bourgeois (p. 198). Les victimes ne semblent pas avoir lu le « *hidden transcript* » des dominés cher à James Scott : exprimer un mécontentement n'a rien de « protopolitique » et, d'ailleurs, Mensitieri ne tente pas de « surjouer » les « arts de résistance » (ce qui aurait pu enchanter plus d'un lecteur). La plupart du temps, on « fait avec », mêlant la docilité avouée du « lèche-cul » (p. 211), le propos cynique et les combines hypocrites.

- 11 Ce qui est très attachant dans le livre est l'évocation de la grandeur et de la misère de quelques figures intimement dédoublées. Elles ont, y compris les « divas », un pied dans le luxe et l'autre dans la pénurie : les voyages financés par les employeurs leur permettent de goûter aux grands hôtels, aux premières classes dans les avions, aux vêtements griffés ; mais, pour la part non financée de leurs missions, elles doivent compter avec leurs propres revenus et se rabattre seules, le soir, sur des fast food. Mia, *stylist-reporter* est certes une diva mais qui vit dans un petit deux-pièces situé dans un quartier populaire, ses revenus irréguliers ne lui permettant pas de viser autre chose. Sa chute illustre bien la mauvaise foi collective de l'univers du luxe. Elle avait voulu diriger un magazine commercial de mode où elle était enfin bien payée mais ce magazine ayant fait faillite, elle s'est trouvée discréditée auprès de ceux qui auraient pu lui venir en aide. Thierry, reconnu et longtemps fort bien payé, est un styliste à l'ancienne (modéliste ou couturier, aujourd'hui évincé par un *staff*). Il a été l'éminence grise de Karl Lagerfeld à l'ombre duquel il a travaillé. Lassé de cette relation dissymétrique, il a fini par rompre avec lui et a essayé de travailler à son compte. Mais les transformations de la conjoncture économique l'ont empêché d'aller au bout de ses projets (p. 156-166) ; et depuis, à la recherche d'un job, il vivote et dépend d'une aide de son frère.
- 12 Le livre de Mensitieri se lit très bien et nous permet de rencontrer, à travers des observations riches et finement traitées, des personnages et des situations très diversifiés. Par les questions qu'il pose (les transformations du monde de la mode et du luxe, la double vérité du travail etc.), il va bien au-delà du récit ethnographique. Mais, et c'est ma principale réserve, le silence sur les trajectoires pèse sur la compréhension d'un problème essentiel : qu'est-ce qui prédispose à l'adhésion à cet univers ? Tout le monde n'est pas sous le charme, certain(e)s s'accrochent quoi qu'il en coûte, d'autres renoncent après un temps plus ou moins long. On aurait justement voulu savoir quelles sont les conditions sociales d'ajustement à un univers dont on a vu qu'il comporte autant de frustrations que de gratifications. D'où viennent l'enchantement pour une vie de bohème en partie rêvée et le dédain pour le monde des « fonctionnaires » ? Les données tirées de l'approche ethnographique auraient gagné à être complétées par des informations sur l'origine sociale, la socialisation familiale, sur les pratiques culturelles, la vie sentimentale et familiale (célibat, enfants) et peut-être aussi sur les rapports à l'École, à l'argent, à la politique, etc. Il ne s'agit pas seulement de compléments utiles mais de quelque chose qui aurait pu fournir un gain d'intelligibilité.

AUTEURS

LOUIS PINTO

CNRS, Paris – CESSP-CSE